

Vladimir Soloviev (1853-1900), Critiques des principes abstraits (Moscou 1880)

(traduction provisoire de la traduction allemande)

AVANT-PROPOS

Ce livre est un examen des différents principes qui dominent encore la conscience de l'humanité et qui se reflètent dans sa vie. Comme je suis convaincu que l'époque critique que nous avons vécue, une époque d'exclusivité et de lutte entre des principes isolés les uns des autres, touche à sa fin, je pense qu'un tel examen est urgent, car la reconnaissance des principes existants dans leur insuffisance nous prépare naturellement à accueillir un nouveau contenu ; et bien que la grande synthèse vers laquelle l'humanité s'achemine - la réalisation de la toute-unité positive dans la vie, la connaissance et la création - ne s'accomplisse évidemment pas dans le domaine des théories philosophiques ni à la suite des efforts d'esprits humains isolés, il n'en reste pas moins que cette synthèse doit être reconnue dans sa vérité par des esprits individuels ; or notre connaissance a la capacité et l'obligation non seulement de suivre les faits, mais aussi de les devancer.

J'ai appelé ce livre une critique des principes abstraits. Par principes abstraits, j'entends ces idées partielles (côtés et éléments particuliers de l'idée tout-Une) qui, détachées du tout et affirmées dans leur exclusivité, perdent leur caractère de vérité et, en entrant en contradiction et en lutte les unes avec les autres, plongent le monde humain dans l'état de disharmonie spirituelle où il se trouve jusqu'à présent. La critique de ces principes abstraits et faux dans leur abstraction doit consister dans la détermination de leur interprétation partielle et dans la mise en évidence de la contradiction interne dans laquelle ils tombent nécessairement lorsqu'ils s'efforcent de prendre la place du tout. En éliminant la prétention des principes partiels à la signification du tout, cette critique se fonde sur une certaine compréhension positive de ce qu'est le véritable tout ou le Tout-Un, et c'est en cela qu'elle est une critique positive. Premièrement, elle suppose l'idée du Tout-Un sous forme générale et encore indéterminée, comme un certain critère inconditionnel sans lequel aucune critique n'est possible ; et deuxièmement, en déterminant la signification véritable des principes partiels comme éléments du Tout-Un qui se sont séparés, elle donne (dans son résultat) à ce dernier un contenu déterminé - et développe pour nous l'idée tout-Une. De cette manière, la critique des principes abstraits représente déjà une certaine justification des principes positifs, bien qu'elle soit encore totalement insuffisante et seulement provisoire. Cette justification ne peut nécessairement être que provisoire, car les principes positifs dont il est question ici possèdent bien une existence éternelle dans la sphère de l'Absolu, mais ils n'ont pas encore d'existence visible dans le domaine relatif de notre vie et de notre conscience naturelle, bien qu'ils doivent être réalisés ici aussi. C'est pourquoi ils ne peuvent pas encore représenter pour nous une pleine détermination. On peut montrer avec suffisamment de clarté leur nécessité, mais leur contenu réel n'apparaît jusqu'à présent que dans des traits généraux et liés. Du point de vue de la réalité présente et existante, il nous revient de parler davantage de ce qui doit être et sera que de ce qui est. Il est donc compréhensible que nos idées ne puissent pas avoir la clarté et la séparation qui sont propres aux pensées qui tirent une simple conclusion des faits existants. Il ne faut cependant pas oublier que notre réalité présente ne peut pas être toute la réalité et que ce qui se présente ici seulement comme devant être et comme futur est quelque chose d'éternellement existant et présent dans une autre sphère.

En ce qui concerne l'aspect extérieur, je n'ai pas pu, en raison de diverses circonstances, donner à l'exposé de mes idées dans le présent livre l'équilibre et l'harmonie qu'on pourrait souhaiter : Certaines idées sont présentées de manière trop succincte et insuffisamment développée, d'autres au contraire sont exposées avec un luxe de détails superflus. Il y a des allusions à ce qui n'a pas encore été dit et des répétitions superflues de ce qui a déjà été dit. Bien que je reconnaisse ces imperfections, je ne les considère pas comme essentielles au point d'arrêter l'édition du livre à cause d'elles. J'espère que j'aurai l'occasion de les corriger par la suite.

Selon son plan général, la Critique des principes abstraits se divise en trois parties : une partie éthique, une partie gnoséologique et une partie esthétique ; le présent livre n'inclut en fait que les deux premières - la dernière, qui présente des questions et des difficultés d'un genre particulier, constituera un ouvrage séparé [à savoir] sur les principes de la création. Le contenu du présent ouvrage peut se résumer aux thèses suivantes : L'agir morale, la connaissance théorique et la création artistique de l'homme exigent nécessairement des normes ou des critères inconditionnels par lesquels serait déterminée la valeur intrinsèque de leurs œuvres en tant qu'elles expriment par elles-mêmes le bien, la vérité et la beauté.

Le principe moral suprême, qui doit déterminer l'action pratique de l'homme, ne s'épuise ni dans les notions abstraites et empiriques de satisfaction, de bonheur, d'utilité, de sympathie, ni dans le concept abstrait et rationnel de devoir ou d'impératif catégorique.¹ L'action morale ne doit pas seulement présenter des propriétés déterminées, c'est-à-dire procurer du plaisir, avoir en vue l'utilité générale, provenir du sentiment de sympathie ou d'altruisme, avoir la forme du devoir ou de l'impératif catégorique, - mais elle doit nécessairement avoir en outre un objet déterminé. Un tel objet ne peut être qu'une société conforme aux normes [normal'noe obscestvo], déterminée par le caractère d'une libre communauté ou d'une unité pratique universelle, en vertu de laquelle tous constituent la fin de l'action pour chacun et chacun la constitue pour tous. Un tel caractère moralement normatif de la société ne peut pas dépendre de la justesse des relations économiques, [celles-ci] prises isolément, car les relations économiques en elles-mêmes et pour elles-mêmes sont déterminées par l'intérêt matériel, indifférent aux motifs moraux et immoraux ; il ne peut pas non plus être déterminé par la légalité ou la justice formelle, réalisée par un État de droit, car le droit fixe seulement la limite, mais non les buts et le contenu d'une activité. La signification morale de la société, qui ne dépend donc ni du principe matériel ou naturel en l'homme, qui s'exprime pratiquement dans les relations économiques, ni de son principe rationnel, qui s'exprime pratiquement dans les relations juridiques et étatiques, est déterminée par le principe religieux ou mystique en l'homme, en vertu duquel tous les membres de la société ne représentent pas des limites les uns pour les autres, mais se complètent intérieurement les uns les autres dans la libre unité de l'amour spirituel, qui doit trouver sa réalisation immédiate dans une communauté ou une église spirituelle. De cette façon, une société conforme aux normes doit avoir à sa base un lien spirituel ou l'Église, qui détermine par elle-même les buts inconditionnels de la société ; les sphères étatique et économique doivent cependant servir de moyen formel et matériel pour la réalisation du principe divin présenté par l'Église. Puisque, en vertu du principe de l'unité universelle ou de la libre communion, cette réalisation du principe divin dans la société humaine doit être libre et consciente, et non fondée sur une autorité extérieure et une foi aveugle, comme l'exige un cléricisme exclusif, une société véritablement conforme aux normes doit être définie comme une théocratie libre. Cependant, pour la réalisation libre et consciente du principe divin dans la pratique, la conviction de sa vérité inconditionnelle est nécessaire, et cette [conviction] dépend de la résolution de la question générale de la vérité et de la vraie connaissance. Lorsque nous étudions cette question, nous supposons que les caractéristiques nécessaires de la vérité sont la réalité absolue et le caractère raisonnable absolu (rationalité). Nous ne trouvons ce caractère absolu de la vérité ni dans la connaissance abstraite-rationnelle, ni dans la science abstraite, ni dans la philosophie abstraite. La première ne nous donne qu'une rationalité relative. L'expérience nous montre ce qui se produit ; la raison détermine ce qui doit être nécessaire dans certaines conditions et, par conséquent, ce qui ne peut pas non plus être si ces conditions font défaut. Mais cette existence conditionnée

¹ Les chapitres présentant les déterminations cohérentes du principe moral furent imprimés à la fin de l'année 1877 (dans le "Rousskij Vestnik"). Au printemps 1879 parut l'ouvrage de HARTMANN "Phénoménologie de la conscience morale", dans lequel les principaux moments éthiques et leur interdépendance sont définis à peu près de la même manière que chez moi. Malgré la différence de nos conceptions fondamentales et l'impossibilité d'une influence réciproque, je vois avec satisfaction dans une telle concordance une certaine confirmation du fait que le développement du principe moral que j'ai exposé n'est pas une construction dialectique personnelle, mais découle logiquement de l'essence de la chose, indépendamment de tel ou tel point de vue.

présuppose ce qui est inconditionnel, ce qui constitue aussi l'objet propre du vrai savoir. Cet objet ne peut être déterminé ni comme un fait, ni comme une chose, ni comme la nature des choses, ni comme la matière, ni comme le monde des phénomènes, ni enfin comme un système de concepts se développant logiquement. Toutes ces déterminations abstraites-empiriques et abstraites-rationnelles entrent dans la constitution de la vérité comme ses caractéristiques matérielles et formelles ; mais elles ne constituent pas son essence propre. Cette dernière ne peut être ni une donnée de l'expérience ni un concept de la raison ; elle ne peut être ramenée ni à la sensation physique ni à la pensée logique, - elle est le Tout-Entier qui est. En tant que tel, il est connu plus tôt que l'expérience sensible et la pensée rationnelle dans le triple acte de foi, d'imagination [voobrazenie] et de création, qui est présupposé dans toute connaissance réelle. Ainsi, à la base de la vraie connaissance se trouve une perception mystique ou religieuse, à partir de laquelle notre pensée logique acquiert sa rationalité absolue et notre expérience la signification d'une réalité absolue. La vérité (l'être tout entier), qui est l'objet immédiat de la connaissance mystique, devient l'objet de la connaissance naturelle, c'est-à-dire qu'en étant consciemment appropriée par la raison humaine et les sens humains, elle est insérée dans les formes de la pensée logique et se réalise dans les données de l'expérience. Ainsi se forme un système de connaissance véritable ou de théosophie libre, fondé sur la connaissance mystique des choses divines, [une connaissance] qu'elle relie, à l'aide de la pensée rationnelle, à la connaissance empirique des choses naturelles, constituant ainsi une synthèse tous azimuts de la théologie, de la philosophie rationnelle et de la science positive.

Cette grande synthèse n'est pas le besoin subjectif et personnel de qui que ce soit : L'insuffisance de la science empirique et la stérilité de la philosophie abstraite, d'une part, et, d'autre part, l'impossibilité de revenir au système théologique dans son ancienne exclusivité, la nécessité de développer et de compléter le principe mystique par des éléments rationnels et naturels - de le réaliser comme le Tout-Un -, tout cela a été reconnu par l'esprit de l'humanité comme le résultat de son développement négatif. Le développement des principes abstraits lui-même, achevé par l'humanité occidentale, contient en lui-même la critique vivante et réelle de ces principes, leur jugement et leur condamnation ; ainsi le cléricisme abstrait est anéanti par son propre développement logique dans la papauté², la philosophie abstraite est condamnée par l'hégélianisme, et la science abstraite est sapée par les positivistes contemporains, de sorte que notre critique n'exprime qu'en formules générales le résultat inéluctable auquel conduit le processus historique réel vécu par l'esprit humain. Ce résultat est l'unité positive universelle.

La vérité est grande, et elle porte la victoire ! La sagesse divine toute-unique peut dire avec certitude à tous les faux principes qu'elle a tous engendrés, mais qui sont devenus ses ennemis dans leur discorde - elle peut leur dire : "Allez tout droit dans vos voies jusqu'à ce que vous voyiez un abîme devant vous ; alors vous renoncerez à vos discordes et, enrichis par l'expérience et la connaissance, vous retournerez tous dans la patrie qui vous est commune, où il y a un trône et une couronne pour chacun de vous et suffisamment de place pour tous, car il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père".³

² Jusqu'en 1881, on trouve chez Solov'ev pas mal de critiques du catholicisme, comme celle ci-dessus sur la papauté, des critiques qui le rapprochent en partie des slavophiles. Note de l'éditeur.

³ "Grande est la vérité et elle porte la victoire" (Velika istina i prevozmagaet) est cité (comme dans le volume V, p. 153, de cette édition) du 1er livre apocryphe d'Esdras (uniquement dans la Septante, pas dans l'Ancien Testament hébreu) 4, 41. "Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures" d'après Ev. Jean 14, 2. Note de l'éditeur.